Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung

Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat

Band: 17 (1941-1942)

Heft: 16

Artikel: Autour de la guerre

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-711027

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

jamais autant qu'à l'approche des fêtes de fin d'année, je n'ai compris combien notre petite Patrie contient de trésors de beauté naturelle que rien ne saurait remplacer. J'approche de la septantaine; à dix-huit ans, je me suis expatrié, comme beaucoup de jeunes pour «voir du pays». A quarante ans, fatigué de vivre dans l'air empesté des grandes villes et obéissant au désir de mon vieux père, je revins au village. Ce chalet appartenait alors à mon père. Durant les premiers mois de mon retour, j'eus grand peine à m'habituer à la tranquillité qui régnait dans ce petit hameau perdu sur le flanc de la montagne. Une veille de Noël, mon père, qui sans doute avait deviné mon état d'esprit, me dit: «Viens avec moi, Jean, au chalet ce soir; là-haut, je te montrerai des choses qui te sont inconnues.» Nous partîmes et, lorsque nous arrivâmes au chalet, il faisait une soirée pareille à celle-ci. Assis à cette même place tous deux, mon père me parla de notre pays, de nos montagnes, des beautés innombrables qui se déroulaient majestueusement devant nos yeux, de la persévérance et de la foi de nos aïeux qui surent rendre notre Patrie, bien que petite, forte et indivisible.

Et tandis que père causait, une grande émotion m'étreignait tout entier; je sentais une grande joie m'envahir, mes yeux apercevaient enfin des choses vraiment inconnues jusqu'ici. Tout-à-coup, dans le lointain, faiblement d'abord, puis bientôt plus distinctement, les cloches du village, au-dessous de nous, sonnèrent à toutes volées. Noël! dit mon père; Paix sur la terre et parmi les hommes de bonne volonté!

Après s'être recueilli quelques instants, il reprit: Vois-tu, mon enfant, les carillons de tout l'univers lancent depuis des siècles, les mêmes accents et exhortent les hommes à mieux comprendre, à mieux aimer leur prochain, à leur pardonner. Ces cloches, hélas, s'adressent à beaucoup d'oreilles qui veulent pas entendre, à beaucoup de cœurs qui restent fermés à leur appel. Vois, autour de toi; partout les frères dressés contre les frères, les peuples contre les peuples; la jalousie, l'égoïsme, l'hypocrisie, une fièvre d'arrivisme, une vague de folie et de jouissance sévissent partout. Depuis des siècles, toujours les mêmes maux qui engendrent une méfiance implacable, une haine, cachée parfois, mais non moins farouche, des uns contre les autres. Pour remédier enfin à cet état navrant, une sorte de révolution totale devrait se produire dans le cœur de chacun des hommes. Mais, voilà, on attend toujours que son voisin fasse le premier pas! Les misères de toutes sortes ne sont-elles pas déjà nombreuses, sans que vienne s'ajouter celle, combien monstrueuse, de la mésentente entre les nations?

Chaque ville, presque chaque village a son église, dont les cloches nous convient à nous recueillir, à faire un retour sur nous-mêmes. Pourquoi est-il si difficile de se souvenir, durant les autres jours de l'année, de l'appel à la concorde, à la paix, qu'elles nous adressent le dimanche et surtout le jour de Noël!

Vois-tu mon enfant, la paix et la bonne entente entre les peuples ne pourront devenir réalité que lorsque les hommes voudront enfin s'efforcer sincèrement de mettre en pratique le commandement divin:

Tu aimeras ton prochain comme toi-même!

Mais, pour en arriver là, il faut que chacun, — toi, moi, — se confie non pas à l'intelligence, la force, la sagesse, la richesse humaines, mais soumette sa volonté à celle du Tout-Puissant, en suivant par là, l'exemple de nos aïeux du Rütli. Il faut que le monde apprenne de nouveau à implorer sans cesse la protection divine, non seulement dans les jours de détresse, mais constamment.»

«Et voilà, dit Jean, pourquoi, depuis lors, je reviens chaque année passer la veillée de Noël ici, sur les hauteurs tranquilles, en face de nos montagnes neigeuses, où le cœur se sent plus joyeux, où l'homme reconnaît mieux l'œuvre grandiose de son Créateur.»

Jean avait à peine terminé son récit, que les cloches de Noël, comme autrefois, firent entendre leur appel de paix et de concorde aux hommes de bonne volonté!

Jean, vous et votre père, n'êtes plus ... Mais je n'ai pas oublié vos paroles et la beauté majestueuse et bienfaisante de cette veillée de Noël.

Vingt années se sont écoulées depuis lors.

Votre père, Jean, aurait, hélas, encore raison aujourd'hui! Adj.sof. Humbert-Droz.

Autour de la guerre

Une dépêche de source russe a annoncé que les troupes de Staline avaient fait dans la région de Toula des prisonniers allemands dont certains étaient âgés de 50 ans. Si cette nouvelle est exacte, on peut en déduire que les pertes en vies humaines dans la campagne de Russie sont importantes et que les effectifs commencent à se creuser de part et d'autre.

*

Instruit par les désastreuses expériences faites au cours de la campagne de Finlande pendant l'hiver 1939/1940, où l'armée finlandaise mit hors de combat, en six mois, autant de soldats russes qu'elle possédait elle-même d'hommes soit environ 200,000, le commandement soviétique a préparé ses armées au combat dans la neige. A cet effet le général Strelnikov a été chargé, aussitôt après la campagne de Finlande, de préparer pour le 1er janvier 1942, 750,000 skieurs militaires devant être éventuellement renforcés par plus d'un million et demi de réservistes accoutumés au terrible climat du Nord ou de la Sibérie. Sur le mot d'ordre du Kremlin, le ski devint, pendant l'hiver 1940/41, le sport national soviétique par excellence. Trois centres, à Moscou, à Tomsk et à Orenburg, contrôlèrent la mise en vigueur des instructions données apparemment par Staline.

Vu les événements, il n'est pas possible de se faire aujourd'hui une idée nette de l'état d'avancement de ces préparatifs pour la guerre hivernale, pas plus qu'on ne sait si le matériel de transport rapide sur la neige (traîneaux blindés et chenillettes spéciales avec remorques) a pu être construit en nombre suffisant et en temps utile.

L'armée allemande dispose, elle aussi, d'un matériel spécial pour la guerre dans la neige et de plus, elle peut compter sur un spécialiste en la matière, le général Dietl dont le groupe d'armées opère au Nord de Moscou, jusqu'aux régions désertiques de la Toundra où la végétation n'est plus constituée que par des mousses et des lychens. Montagnard, commandant une division d'infanterie alpine, il lui arriva l'étrange aventure d'être jeté, au mois d'avril 1940, à cinq cents kilomètres au nord du cercle polaire, à Narvik, dans une contrée farouche, encore couverte de neige, sans autre ravitaillement que celui apporté par des avions de transport dont les seuls terrains d'atterrissage étaient quelques lacs gelés. C'est là que le général Dietl connut la guerre en hiver, non pas dans le cadre d'une manœuvre, mais dans celui d'une action sanglante contre les bataillons de chasseurs alpins et de légionnaires français qui tentaient de lui reprendre le port du fer. Il perdit Narvik devant l'action décidée de la flotte anglaise combinée avec celle des forces terrestres citées précédemment, mais se maintint dans la montagne jusqu'au moment où les événements des Flandres rappelèrent le corps expéditionnaire allié.

La campagne finie, Dietl dirigea dans le grand Nord Norvégien une véritable école de guerre d'hiver. Des détachements alpins se succédèrent sans arrêt sous son commandement, pour devenir eux-mêmes des pépinières d'instructeurs.

*

Canon d'Infanterie.

Un garçonnet: «M'sieur! ... si ... ou ... plaît, vous n'nous l'prêteriez pas juste pour le défilé?»